



Kernos

Revue internationale et pluridisciplinaire de religion
grecque antique

18 | 2005

Varia

Guy LABARRE (éd.), Les cultes locaux dans les
mondes grec et romain. Actes du colloque de Lyon,
7-8 juin 2001, Université Lumière-Lyon 2 / UMR
5189 du CNRS

Yves Lafond



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/kernos/1726>

ISSN : 2034-7871

Éditeur

Centre international d'étude de la religion grecque antique

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2005

Pagination : 547-549

ISSN : 0776-3824

Référence électronique

Yves Lafond, « Guy LABARRE (éd.), Les cultes locaux dans les mondes grec et romain. Actes du colloque de Lyon, 7-8 juin 2001, Université Lumière-Lyon 2 / UMR 5189 du CNRS », *Kernos* [En ligne], 18 | 2005, mis en ligne le 24 mai 2011, consulté le 06 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/kernos/1726>

Le mythe, référence identitaire pour les cités grecques d'époque impériale. L'exemple du Péloponnèse

Résumé : La présente contribution se propose de réfléchir, à partir de l'exemple péloponnésien, au rôle joué par les références mythiques dans la représentation qu'élaborent d'elles-mêmes les cités grecques d'époque impériale romaine. Sans que soit négligé l'apport de l'archéologie, de la numismatique ou du texte de Pausanias, l'enquête s'appuie essentiellement sur les inscriptions honorifiques qui, même si elles s'inscrivent dans un cérémonial de la célébration publique, peuvent être considérées comme discours officiels, traces documentaires de la conscience de soi des cités. Dans le jeu complexe des influences romanisantes et de la continuité hellénique, la question sera aussi posée de la portée spécifique que prennent les références mythiques et, pour mon propos, spécialement les figures héroïques doriennes, dans la définition des axes grec et romain de l'identité civique.

Abstract: *Myth and civic identity in the Roman Peloponnese.* In the present article, I explore how far mythical references are involved in the way the Peloponnesian cities define themselves during the Roman imperial age. Archaeological remains and numismatic material will be taken into account, but also Pausanias' *Description of Greece* and mainly epigraphic texts, especially honorific inscriptions, which, despite their rhetorical phraseology, provide evidence of great interest for the study of self-definition in the cities of Roman Greece. Through a study of the relationship between Greek and Latin components of civic identity, I will try to make a reasonable assessment of the primacy of Dorian heroic characters, as revealed particularly throughout the Spartan epigraphic material, and I will ask whether this is to be understood as the expression of a distinct sense of Dorian self-consciousness.

Introduction

Dans l'histoire du monde grec après la conquête romaine¹, le problème qui se pose aux cités est celui de leur existence comme communautés « politiques », un problème lié au poids du système de l'évergétisme² et à l'importance qu'il confère aux notables, à la fois servants et bénéficiaires d'un

¹ La présente communication se rattache à un travail en cours de publication sur « La mémoire des cités dans le Péloponnèse d'époque romaine (II^e siècle av. J.-C. – III^e siècle ap. J.-C.) ». Que Pierre Brulé, Anton Powell et toute l'équipe qui les entoure soient ici remerciés pour l'accueil si chaleureux qu'ils ont su réserver aux participants de ces « Rencontres celtiques ».

² Outre l'étude fondamentale de Ph. GAUTHIER, *Les cités grecques et leurs bienfaiteurs (IV^e-I^{er} siècles av. J.-C.). Contribution à l'histoire des institutions (BCH, Suppl. 12)*, 1985, voir en particulier F. MILLAR, « The Greek City in the Roman Period », in M.H. HANSEN (éd), *The Ancient Greek City-State*, Copenhague, 1993, p. 232-260; J.-L. FERRARY, « De l'évergétisme hellénistique à l'évergétisme romain », in M. CHRISTOL, O. MASSON (éds), *Actes X^e Congrès international d'épigraphie grecque et latine (oct. 1992)*, Paris, 1997, p. 199-225.

nouvel ordre politique, devenus les dépositaires des valeurs civiques et morales.

Or, la mainmise d'un groupe social sur la communauté permet-elle à la cité, au moins sur le plan culturel, de préserver une identité ? Est-il possible de se faire une idée de la conscience que les communautés civiques pouvaient avoir d'elles-mêmes et des valeurs qu'elles cherchaient à promouvoir à cette époque, entre le II^e siècle av. J.-C. et le III^e siècle de notre ère ?

Autant de questions générales qui permettent certes d'articuler la réflexion autour de la notion de « culture », entendue comme ensemble des valeurs selon lesquelles une identité collective s'organise et se manifeste, mais qui se heurtent au déséquilibre que crée, dans la vie sociale, politique et religieuse des cités de cette époque, le rôle prépondérant exercé par des élites locales dont on peut se demander si elles ne sont pas devenues à elles seules la « cité », au point de rendre ambiguës, dans les décrets et inscriptions honorifiques, les formules qui semblent pourtant exprimer le point de vue de la communauté civique dans son ensemble, tant il est vrai que ce sont les représentations mentales des élites locales qui contribuent à infléchir le processus de construction d'une identité dans les cités.

Le rapport des cités à leur mémoire et la question de l'identité constituent des notions complexes, et pourraient tout aussi bien servir de fil directeur à des réflexions qui se situeraient dans des champs chronologiques autres que celui qui sert d'horizon à mon enquête. Elles permettent cependant une approche spécifique des valeurs et des pratiques dont la documentation d'époque romaine garde la trace; en outre, ces deux notions permettent d'analyser comment la mémoire collective, pour les communautés civiques d'époque romaine, se construit à travers l'éloge des élites locales dont le rôle est devenu prépondérant dans la vie politique et le jeu social des cités; elles permettent enfin de donner à un auteur comme Pausanias toute sa place comme témoin de pratiques contemporaines et interlocuteur, comme il le souligne lui-même à maintes reprises, de ceux qui, dans les cités, apparaissent comme les dépositaires d'une mémoire collective³. Et il faut souligner un point : si les cités, pour définir leur identité, tirent profit, à l'époque romaine comme par le passé, de la force des mythes, des généalogies et de certains rituels, elles ne peuvent cependant faire fi des aspirations romaines dont la prise en compte constitue une manière d'adapter les traditions aux exigences de l'actualité en cours et instaure entre passé et présent une dialectique particulière.

Dans cette perspective, les inscriptions honorifiques constituent le socle principal de mon étude. Il s'agit certes de documents flatteurs, où il est

³ Voir S.E. ALCOCK, « Pausanias and the *Polis* : Use and Abuse », in M.H. HANSEN (éd), *Sources for the Ancient Greek City-State*, Copenhague, 1995, p. 326-345; Y. LAFOND, « Lire Pausanias à l'époque des Antonins : réflexions sur la place de la *Périégèse* dans l'histoire culturelle, religieuse et sociale de la Grèce romaine », in D. KNOEPFLER, M. PIÉRART (éds), *Éditer, traduire, commenter Pausanias en l'an 2000* (Actes d'un colloque tenu à Neuchâtel et Fribourg, 18-22 sept. 1998), Genève, 2001, p. 387-406.

difficile de démêler ce qui relève du poncif et de la réalité, et dont la datation laisse souvent dans une incertitude irritante pour l'historien qui cherche à mesurer des évolutions ou à dégager l'originalité d'une époque. Destinés, par définition, à faire entrer un personnage et son action dans la mémoire de la cité, ces discours collectifs et civiques n'en constituent pas moins des discours officiels, des traces documentaires de la conscience de soi des cités, et ont l'avantage, au-delà d'un certain nombre de formules stéréotypées, d'être plus nettement ancrés dans les réalités que les discours des « intellectuels⁴ » de l'époque, dans la mesure où ils représentent moins les valeurs philosophiques générales que celles directement liées à la vie civique.

Comment justifier cependant l'application de ce mode de recherche à une étude régionale ? Sans pouvoir prétendre, j'en suis conscient, que le choix du Péloponnèse ne pose pas problème, je voudrais souligner les points qui m'ont conduit à situer la réflexion dans ce cadre géographique : outre le souci d'échapper aux références obligées que semblent constituer la province d'Asie ou la cité d'Athènes⁵, je signalerai l'intérêt d'une approche régionale pour qui cherche à mieux définir l'articulation entre des ancrages locaux et les modèles culturels communs; mais il faut ajouter aussi l'idée, sinon d'une spécificité, du moins d'une perception unitaire du Péloponnèse chez les Anciens eux-mêmes, liée notamment au thème de l'identité dorienne, qu'il faut interpréter plus comme un stéréotype éthique et culturel que comme le reflet d'une réelle conscience ethnique; et la possibilité enfin, en traitant de l'ensemble des cités de cette région de Grèce propre, de se situer dans un espace où l'analyse historique peut prendre en compte des communautés civiques riches de tout un passé historique et mythique – telles Sparte, Argos ou Messène – mais aussi des colonies romaines (Patras, Corinthe), ou encore, avec la région de l'Isthme et Olympie, deux des grands sanctuaires panhelléniques du monde grec antique. Le Péloponnèse m'apparaissait ainsi comme un terrain privilégié pour l'étude des axes à la fois grec et romain de l'identité civique.

La question du mythe occupe dans ce cadre une place déterminante. On sait que la matière mythique – tout spécialement à l'époque de la domination romaine, lorsque le mythe semble avoir perdu son efficacité politique et sociale – peut fournir un savoir commun, une mémoire susceptible de confirmer la conviction de partager une même identité culturelle et que le

⁴ Sur cette notion appliquée à la Grèce de l'Empire romain, voir par exemple P. DESIDERI, « La letteratura politica delle élites provinciali », in G. CAMBIANO *et al.* (dir), *Lo spazio letterario della Grecia antica*, I, 3, Rome, 1994, p. 11-33; P. ZANKER, *Die Maske des Sokrates. Das Bild des Intellektuellen in der antiken Kunst*, Munich, 1995; F. MESTRE et P. GÓMEZ, « Les sophistes de Philostrate », in N. LORAUX, C. MIRALLES (dir), *Figures de l'intellectuel en Grèce ancienne*, Paris, 1998, p. 333-369; S. GOLDHILL (éd), *Being Greek under Rome. Cultural Identity, the Second Sophistic and the Development of Empire*, Cambridge, 2001.

⁵ Il ne faut pas perdre de vue pour autant le fait que chaque ensemble régional n'est à l'époque considérée que partie d'un tout englobant – l'empire romain – et que cette réalité détermine des rapports dont il faut tenir compte entre le pouvoir impérial et la société provinciale.

mythe en est venu à constituer la recherche dans le passé très ancien d'un lien culturel et symbolique⁶.

Force est cependant de poser les limites qu'impose la nature de ma documentation : à l'horizon intellectuel dans lequel s'inscrivent leurs discours d'éloge, les cités n'empruntent pas des récits, mais des noms, des figures isolées, certes riches de connotations morales et culturelles, mais qui n'offrent à l'analyse que de rares points d'appui pour tenter de mieux cerner les liens qui s'instaurent, par le biais de ces références mythiques, entre le passé « légendaire » des cités grecques et leur présent.

C'est donc bien en termes de « stratégie » ou de « modalité » plutôt qu'en termes « d'objet » ou de « narration » que je parlerai du mythe, considéré surtout comme producteur, pour ceux à qui il est destiné, d'effets de sens et comme moyen, donc, de formuler une représentation historique de soi⁷. En outre, dans les limites imposées au présent article, je m'attacherai essentiellement aux figures héroïques, en privilégiant trois grands axes : le rôle de l'onomastique et des généalogies dans la construction d'une mémoire mythique; le lien entre les références mythiques et les conduites évergétiques; la place dans la mémoire civique des cultes rendus aux figures mythiques et leur signification dans la définition des identités. Je me demanderai ce faisant s'il est possible, au-delà des poncifs caractéristiques de l'image de la cité et de ses notables que renvoie la documentation de l'époque, de dégager certaines spécificités qui serviraient à définir, dans un cadre régional et local, les modalités d'une représentation de soi particulières à certaines cités.

1. La mémoire mythique : onomastique et généalogies

Quelques textes, dans notre documentation, méritent d'être signalés par le souvenir qu'ils conservent de noms qui rattachent directement certains membres des élites locales à des figures de la mythologie péloponnésienne.

Plusieurs dédicaces trouvées à Olympie⁸ font connaître un Tib. Claudius Pélops, honoré par la cité des Éléens et par le *koinon* des Achéens au tournant du II^e siècle. Il s'agit d'un des membres d'une famille importante de notables éléens et il est intéressant de constater que ce *cognomen* mythique est porté par un personnage qui exerça à l'époque des premiers Antonins des fonctions importantes, celles de stratège et de secrétaire du *koinon* des

⁶ Voir J.-P. VERNANT, « Les frontières du mythe », in S. GEORGOUDI, J.-P. VERNANT (dir), *Mythes grecs au figuré, de l'Antiquité au baroque*, Paris, 1996, p. 25-42.

⁷ Sur la difficile question de la définition, en Grèce antique, de la notion de mythe, objet privilégié de l'anthropologie culturelle, outre M. DETIENNE, *L'invention de la mythologie*, Paris, 1981 et P. VEYNE, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*, Paris, 1983, voir par exemple les réflexions stimulantes de C. CALAME, « Le mythe, une catégorie hellène ? », in M.-L. DESCLOS (dir), *Réflexions contemporaines sur l'Antiquité classique* (recherches sur la philosophie et le langage, Cahiers n° 18), Grenoble, 1996, p. 85-107, reprises et développées par le même auteur dans le chapitre I de *Mythe et histoire dans l'Antiquité grecque. La création symbolique d'une colonie*, Éditions Payot, Lausanne, 1996, p. 9-55.

⁸ *IvOl*, 429-430.

Achéens – une structure fédérale qui pouvait envoyer des ambassades à Rome et organisa, à partir de Néron, le culte impérial provincial. Manière donc de fournir une sorte de caution mythique à l'activité politique du personnage, par référence à un héros symbole d'une identité régionale.

Mais c'est à Sparte que le lien entre onomastique et mythologie s'affirme le plus nettement : une dédicace de la fin du I^{er} siècle av. J.-C., par exemple⁹, honore un personnage du nom de Teisaménos, un héros qui s'inscrit dans un fonds légendaire auquel Sparte n'avait pas manqué de donner une connotation politique à certains moments de son histoire (je pense à l'épisode du transfert des ossements de Tisaménos à Sparte, qui s'insère peut-être dans le cadre d'une propagande politique philo-achéenne de Sparte¹⁰). Ce nom renvoie en tout cas implicitement au mythe constitutif des Doriens, à savoir le « retour des Héraclides », puisque Tisaménos, fils d'Oreste, est présenté, selon une tradition qui remonte sans doute à Éphore et est suivie par Polybe, Strabon et Pausanias, comme le fondateur de l'Achaïe après le « retour des Héraclides ». On peut souligner la récurrence de ce nom de famille dans la documentation épigraphique du I^{er} siècle av. J.-C. au II^e siècle ap. J.-C. De telles références, pour isolées qu'elles puissent paraître, témoignent d'un souci de faire valoir au moins implicitement la force de ces traditions mythiques dans la vie civique.

L'onomastique entretient le souvenir de figures marquantes de la mythologie régionale ou locale : leur présence dans la documentation épigraphique permet de relier la vie institutionnelle des cités à un temps légendaire qui a été constitué en passé par les communautés civiques et donne leur place, dans le présent politique romain, à des éléments qui ont trait aux origines mêmes des cités. On entre déjà par ce biais dans le domaine de ce qu'on peut appeler des stratégies culturelles, un domaine où les généalogies mythiques ont la part belle.

Il ne s'agira pas de traiter ici du rôle joué par certaines figures mythiques dans les revendications de parenté élaborées par les cités grecques d'époque impériale¹¹ : en ce qui concerne le Péloponnèse, l'examen de ce type de revendications, attachées à faire valoir des liens mutuels qui reposent sur une forme de parenté qu'on peut appeler « légendaire » ou « mythique », conduirait à révéler en fait surtout la place que des cités comme Sparte et Argos occupent dans le passé que les villes grecques d'Asie Mineure se remémorent ou qu'elles reconstruisent à l'occasion des rivalités et des revendications qui les opposent sur la question de leur antiquité.

Dans la perspective qui est la mienne, je m'efforcerai plutôt de mieux cerner ce que les données de la documentation épigraphique révèlent de

⁹ IG V, 1, 465.

¹⁰ Cf. mon commentaire à Pausanias VII, 1, 7-8 (CUF, 2000).

¹¹ Voir O. CURTY, *Les parentés légendaires entre cités grecques. Catalogue raisonné des inscriptions contenant le terme συγγένεια et analyse critique*, Genève, 1985; T.S. SCHEER, *Mythische Vorväter: zur Bedeutung griechischer Heroenmythen im Selbstverständnis kleinasiatischer Städte*, Munich, 1993.

l'importance des critères généalogiques dans la définition que les cités grecques – entendons les élites locales – proposent d'elles-mêmes : les discours des cités renvoient-ils à des figures héroïques locales, régionales ou panhelléniques ? Est-ce que le choix des références apparaît plus spécialement lié à telle ou telle époque ?

À Messène, deux des textes d'une série de trois dédicaces¹² adressées aux II^e-III^e siècles par des membres de la *gêrousia* d'Oupésia¹³ à des prêtresses d'Artémis *Orthia* révèlent que les dédicants revendiquent des liens qui les rattachent à Cresphontès, l'un des fondateurs doriens de la cité.

Mais c'est surtout dans les inscriptions honorifiques argiennes et laconiennes que l'on peut évaluer la place accordée dans la mémoire civique aux ascendances héroïques des dédicataires, tous membres de lignages locaux : citons Publius Memmius Spartiaticos, présenté comme descendant d'Héraclès et de Rhadamante¹⁴, alors que l'on sait, par une inscription de la fin du I^{er} siècle av. J.-C., que l'un des membres de la famille des Memmii s'appelait lui-même *Ῥαδάμανθος*¹⁵; un autre personnage est présenté comme descendant d'Héraclès et de Persée¹⁶, dans une évocation qui constitue certes un lieu commun de la rhétorique impériale, mais qui correspond aussi à une catégorie spécifique d'honneurs (les « honneurs de Persée et d'Héraclès ») décernés par Argos à divers évergètes; toute une série de textes rattachent les dédicataires à Héraclès et aux Dioscures en précisant même à quelle génération¹⁷ : par exemple Marcus Aurelius Aristocratès qui descend d'Héraclès « à la 48^e génération » et des Dioscures « à la 44^e génération », ou encore Sextus Pompeius Eudamos, grand-prêtre des Augustes et prêtre de nombreux cultes à Amyclées, qui descend d'Héraclès « à la [40^e] génération » et des Dioscures « à la 47^e génération ».

¹² SEG 23, 215-217.

¹³ L. ROBERT (*Bull. épigr.* 1966, 202) avait suggéré qu'il s'agissait d'un collège religieux qui s'occupait du culte d'Artémis *Oupis* (épithète thrace de la déesse qui aurait donné son nom à l'association culturelle). Cf. E. MEYER, *RE*, Suppl. XV (1978), s.v. « Messene », col. 154; P. THÉMÉLIS, « Artemis Ortheia at Messene. The Epigraphical and Archaeological Evidence », in R. HÄGG (éd), *Ancient Greek Cult Practice from the Epigraphical Evidence*, Stockholm, 1994, p. 111-115.

¹⁴ IG V, 1, 471.

¹⁵ IG V, 1, 141. Il s'agit d'un fils d'Euryclès et A.J.S. SPAWFORTH (*o.c.* [n. 3] *Sparta*, Londres / New York, 2002, p. 98) souligne à cette occasion les prétentions aristocratiques du personnage. Le nom de Rhadamantys est restitué dans un décret des Delphiens de la même époque, où il désigne un acteur de comédie faisant partie de la compagnie des Technites dionysiaques athéniens honorée pour avoir participé à la Pythiade de 128/127 av. J.-C. : voir B. LE GUEN, *Les associations de technites dionysiaques à l'époque hellénistique* I, Nancy, n° 10, l. 25. Rhadamante est cité par Pausanias aux livres VII (3, 7) et VIII (53, 4-5) de sa *Périégèse*. Sur les contacts entre Sparte et le monde crétois, voir les remarques de D. MUSTI, *Pausania. La Laconia* (Fondazione Lorenzo Valla 1991), p. 172.

¹⁶ IG V, 1, 477. Voir A.J.S. SPAWFORTH, « Families at Roman Sparta and Epidaurus: Some Prosopographical Notes », *ABSA* 80 (1985), p. 215-224; M. PIÉRART, « Les honneurs de Persée et d'Héraclès », in C. BONNET, C. JOURDAIN-ANNEQUIN, *Héraclès d'une rive à l'autre de la Méditerranée. Bilan et perspectives*, Bruxelles / Rome 1992, p. 223-244.

¹⁷ Cf. IG IV, 590; V, 1, 477; 529-530; 537; 559; 971; 1174.

Tous ces textes, précisons-le, appartiennent au II^e siècle et, pour quelques-uns d'entre eux, au début du III^e siècle. Du point de vue de l'importance que peuvent prendre certaines références mythiques dans les mentalités civiques de l'époque antonine et du début du règne des Sévères, ils permettent de faire valoir une spécificité argienne et surtout laconienne, puisque la grande majorité des documents provient de Sparte et suscite déjà la question de ce qu'on serait tenté d'appeler un « abus de mémoire » de la part de quelques cités.

Un texte spartiate de l'époque de Trajan ou Hadrien mérite de retenir spécialement l'attention¹⁸ : il concerne une femme, Octavia Agis, présentée, dans une dédicace trouvée dans les fouilles d'un portique romain, comme « descendante des dieux fondateurs de la cité, Héraclès et Lycurgue » (Ἐκγονοῦ τῶν ἀρχαγετῶν τῆς πόλεως θεῶν Ἡρακλέους καὶ Λυκούργου). Si Héraclès apparaît déjà comme archégète dans les *Helléniques* de Xénophon (VI, 3, 6), c'est en revanche le seul exemple d'une désignation de Lycurgue comme archégète de Sparte¹⁹ et la première attestation, chronologiquement, d'une référence à Lycurgue dans la généalogie d'une famille de l'aristocratie locale spartiate.

Aux documents qui rattachent les dédicataires à Héraclès, on peut rajouter, pour le II^e siècle, un autre texte spartiate²⁰ qui présente un personnage – dont l'identité n'a pas été conservée – comme « le plus ancien du *génos* des Héraclides », ainsi qu'une épigramme d'Épidaure en l'honneur d'un personnage désigné comme « Alcide »²¹. Dans l'épigramme qui accompagne une dédicace spartiate du milieu du III^e siècle en l'honneur d'Héracléia²², dont le nom lui-même constitue une illustration supplémentaire des liens entre onomastique et mythologie dans la société lacédémonienne du III^e siècle, cette aristocrate, désignée aussi dans le texte comme fille d'un devin nommé Tisaménos, est dite « de la lignée d'Héraclès et de Phoibos, descendante des Iamides », une ascendance dont le texte souligne en outre le caractère « véritable » (γένος ἐτήτυμον).

À l'époque antonine, le père d'une prêtresse de Déméter à qui est adressée une dédicace d'Olympie²³ est présenté comme « descendant d'Oxylos le fondateur de la cité », tandis qu'une autre inscription honorifique²⁴ désigne le dédicataire comme « descendant de Créios, Mégatas et Scopélos » : s'agit-il, comme cela a été il y a longtemps suggéré²⁵, de la perpétuation du souvenir des Titans ou de références à des devins ? Cette dernière hypothèse est

¹⁸ Cf. SEG 44, 361.

¹⁹ À l'époque impériale, le terme archégète pouvait être utilisé pour des fondateurs de colonies et pour la déesse Rome : cf. S. MITCHELL, *Anatolia I*, Oxford, 1993, p. 102-103.

²⁰ IG V, 1, 36 A.

²¹ IG IV², 1, 692.

²² IG V, 1, 599.

²³ *IvOl*, 456.

²⁴ IG V, 1, 488.

²⁵ Cf. S. WIDE, *Lakonische Kulte*, Darmstadt, 1893, p. 193.

renforcée à la fois par le témoignage de Pausanias, qui connaît un devin du nom de Crios et par un catalogue d'époque antonine où l'un des personnages est présenté comme « devin de la famille de Scopélos », peut-être un héros local aux pouvoirs prophétiques²⁶.

Il y a là en tout cas pour ces familles de notables, aux II^e-III^e siècles, une manière d'accroître leur prestige dans la vie civique, comme cela ressort d'ailleurs clairement d'une formule qu'on trouve dans une inscription métrique²⁷ contemporaine qui accompagne un portrait que la cité de Messène a consacré à Harmonicos, « Héraclide », fils du Messénien Aristôn et d'Agéta, d'ascendance spartiate et où il est écrit : « nous disons aux Grecs que nous avons obtenu pour notre famille un grand honneur (μέγα κῆδος) en descendant des Dioscures et d'Héraclès ». Dans une inscription trouvée à Olympie, datée du milieu du III^e siècle²⁸, le *koimon* des Achéens honore Titus Flavius Polybios, Messénien et Lacédémonien, prêtre de la déesse Rome, et qualifié, selon une expression originale, de « véritable Héraclide » (τὸν ὄντως Ἡρακλείδην).

Ces généalogies sont-elles un trait spécifique des cités doriennes du Péloponnèse ? Un tel souci de se rattacher à des figures héroïques telles qu'Héraclès est attesté ailleurs dans le monde grec, dorien ou non, par exemple à Cos, où des inscriptions du I^{er} siècle révèlent le même souci de revendiquer une ascendance héracléenne, ou en liaison avec l'oracle d'Apollon à Claros : plusieurs des thespodes connus par des inscriptions du II^e siècle se définissent comme Héraclides. Mais Héraclès n'en occupe-t-il pas moins une place spécifique dans le passé mythique des cités péloponnésiennes ? La tradition du « retour des Héraclides » a dû fonctionner, surtout pour Sparte, comme moyen de légitimer une identité dans le contexte particulier de la conquête de la Messénie²⁹ et ce n'est que par une généralisation favorisée par les lectures hellénistiques et romaines du mythe qu'elle contribua finalement à former une image spécifique de l'ensemble des Doriens du Péloponnèse.

En ce qui concerne le rattachement à Héraclès et aux Dioscures, on remarquera qu'il permet de prendre comme références des personnages héroïques qui ont un lien avec les antiques familles royales de Sparte et avec d'autres familles de l'aristocratie dorienne d'époque classique.

L'étude de la généalogie de ces familles montre en outre comment le rattachement à des ancêtres mythiques est perçu comme un privilège qui peut se transmettre à l'intérieur de la famille ou, par mariage, entre familles de cités différentes, de façon à préserver le souvenir de telle ou telle origine : de cette manière, la simple référence à des héros qui sont associés spécifiquement à

²⁶ Cf. Paus., III, 13, 3; *IG V*, 1, 60.

²⁷ *IG V*, 1, 1399.

²⁸ *IvOl*, 487.

²⁹ Comme mythe constitutif de la fondation de la Sparte dorienne, le « retour » permettait en particulier de légitimer la royauté spartiate, représentée par deux familles supposées descendre d'Héraclès. Sur l'ambiguïté de la référence à une identité dorienne en général, voir A. SCHNAPP-GOURBEILLON, *Aux origines de la Grèce (XIII^e-VII^e siècles avant notre ère). La genèse du politique*, Paris, 2002, p. 131-182.

une région (Persée pour Argos, les Dioscures pour la Laconie) peut devenir un indice de l'origine ethnique de la personne qu'on situe par rapport à ces héros – avec l'exception que constitue Héraclès, héros panhellénique dont peuvent se réclamer aussi bien Argos que Sparte ou Messène. Ainsi par exemple, tel personnage féminin né dans une famille d'Épidaure, pouvait prétendre, grâce aux liens qui rattachaient sa famille à Argos, descendre du héros argien Persée et transmettre cette parenté mythique à ses descendants spartiates.

2. Le mythe et l'éthique de la cité

Le rattachement des cités à certaines figures héroïques ou divines participe de reconstructions idéologiques qui permettent de justifier des liens de parenté, mais aussi de légitimer des valeurs qui servent à définir une identité spécifique : il faut en souligner les connotations aristocratiques, qui apparaissent conformes à ce que certains textes nomment « l'éthique de la cité³⁰ », telle qu'elle s'exprime aussi à travers le vocabulaire de l'éloge qui témoigne d'un souci de valoriser, sur un mode ostentatoire et hyperbolique, des conduites qui définissent le présent « politique » des cités.

Certaines figures mythiques apparaissent, dans cette optique, emblématiques. C'est le cas de Pénélope, dont Marie-Madeleine Mactoux³¹ a bien fait valoir l'opposition entre deux tendances concernant la vision qu'on pouvait avoir de l'héroïne à l'époque impériale : d'un côté, il faut souligner la démythification du personnage (et aussi d'Ulysse lui-même) bien attestée dans la littérature d'inspiration cynique et en particulier chez Dion de Pruse et Plutarque, ainsi que l'utilisation de l'héroïne à des fins parodiques, notamment dans des textes marqués par la rhétorique de l'époque, qu'il s'agisse des écrits de Lucien ou des romans grecs, où Pénélope n'est plus considérée comme modèle de vertu ni comme incarnation de la pudeur; d'un autre côté, force est de constater que le peuple continue à voir apparemment en elle le modèle de la fidélité conjugale en même temps que, sous l'influence de la philosophie néopythagoricienne et de l'exégèse platonicienne, l'accent est mis sur une forme supérieure de cette sagesse : on peut dès lors parler d'un enrichissement du symbolisme qui s'attache à Pénélope, personnage qui devient l'incarnation de toutes les vertus qui permettent de qualifier une vie d'édifiante. C'est à ce titre que l'héroïne est choisie comme élément de comparaison dans des épitaphes ou des inscriptions honorifiques qui se multiplient aux II^e et III^e siècles, tout particulièrement à Sparte³² : en témoignent plusieurs textes datés du III^e siècle, qui accordent à des femmes, dont l'une est en même temps qualifiée de « première jeune femme de Sparte »

³⁰ Ainsi dans le décret de Colophon en l'honneur de Polémaïos, à la fin du II^e siècle av. J.-C. (traduction dans L. et J. ROBERT, *Claros I. Décrets hellénistiques*, Paris, 1989).

³¹ *Pénélope. Légende et mythe*, Paris, 1975, p. 155-168.

³² Cf. *IG* V, 1, 540; 598-599; 607; *SEG* 30, 407; 409.

(*Κούρα Σπάρτας ἄ πρώτη*), le titre de « nouvelle Pénélope » et, dans un cas, de « nouvelle Pénélope et Laodamie³³ ».

Dans une dédicace du II^e siècle qu'elle adresse à une femme de l'aristocratie locale qualifiée de « nouvelle Hypermestre », la gérousie d'Argos se désigne comme « descendant de Danaos, d'Hypermestre et de Lyncée³⁴ ». Déjà en 371 av. J.-C., après la victoire remportée à Leuctres au côté des Thébains, les Argiens avaient élevé à Delphes les statues de ces trois personnages³⁵ qui constituent la trinité héroïque dont se réclame le Conseil d'Argos à l'époque impériale. Or, sur la même base figuraient aussi les rois Abas et Acrisios, Danaé, Alectryon et Alcmène, une constellation de personnages dont il faut souligner la place importante dans la mémoire argienne, en liaison avec les traditions qui reconstituent les origines d'Argos. Il est intéressant de noter que la référence à Hypermestre était éminemment locale³⁶ et que l'héroïne était considérée comme un modèle de vertu et d'amour conjugal. Les comparaisons avec ces héroïnes sont inspirées par les qualités physiques, intellectuelles ou morales des personnages honorés.

Au-delà de la rhétorique, d'une arithmétique généalogique souvent fluctuante, l'important reste le fait de mentalité, la dimension éthique donnée aux références mythiques : elles alimentent des traditions dans lesquelles les cités trouvent de quoi commémorer des modèles de vertu. De fait, si des figures mythiques comme celles d'Héraclès et des Dioscures occupent une place de premier plan dans la définition des références civiques à Sparte et à Argos, c'est aussi parce qu'ils sont les patrons des concours et de la préparation athlétique dans le monde grec³⁷ et parce que, en tant que tels, ils incarnent un idéal d'éducation auquel se rattachent tout spécialement, à Sparte, les épreuves de l'*agôgê* dont l'organisation est confiée à des membres des familles aristocratiques locales.

On ne s'étonnera donc pas de la fréquence des représentations d'Héraclès, des Dioscures ou du héros Lakédaimon sur le monnayage lacédémonien³⁸. L'utilisation de ces figures mythologiques n'est certes pas systématique et elle

³³ Si l'on accepte la restitution *Λαοδαμίας* dans le texte *IG V*, 1, 598 (l. 9-10).

³⁴ *SEG* 16, 259. Cf. *IG IV*, 579 : *Γερόνων τῶν ἀπὸ Δαναοῦ* et voir la lettre que M. Agrippa adresse aux Argiens « descendants de Danaos et d'Hypermestre » (EHRENBERG-JONES, *Documents Illustrating the Reigns of Augustus and Tiberius*, 1955², 308; cf. *SEG* 17, 145).

³⁵ Cf. Pausanias, X, 10, 5; *FD III*, 1, p. 41-46.

³⁶ Pausanias (II, 25, 4) mentionne une fête annuelle « des flambeaux » célébrée par les Argiens en liaison avec un épisode de la légende d'Hypermestre et Lyncée.

³⁷ Voir la remarque de Pausanias (IV, 32, 1) qui note qu'« il est d'usage, chez tous les Grecs et déjà chez beaucoup de barbares, de tenir en honneur Hermès, Héraclès et Thésée dans les gymnases et les palestres ». On sait que, dans la partie orientale de l'Empire romain, la tradition hellénistique fait du gymnase un lieu privilégié à la fois de culture et d'éducation, mais aussi un lieu de culte des divinités qui y sont directement attachées, comme c'est le cas pour Hermès et Héraclès : voir Ph. GAUTHIER, « Notes sur le rôle du gymnase dans les cités hellénistiques », in M. WÖRRLE, P. ZANKER (éds), *Stadtbild und Bürgerbild im Hellenismus*, Munich, 1995, p. 1-11.

³⁸ Voir S. GRUNAUER VON HOERSCHELMANN, *Die Münzprägung der Lakedaimonier*, Berlin / New York, 1978.

n'est pas en elle-même spécifique de l'époque impériale romaine; il n'en reste pas moins que la référence aux autorités qui prennent en charge ce monnayage³⁹ permet aux magistrats concernés, et donc aux grandes familles locales, avant que ce privilège ne soit récupéré par l'empereur lui-même ou sa famille⁴⁰, d'affirmer un prestige que rehausse la référence aux figures héroïques majeures de la cité. On notera d'ailleurs qu'à la fin du I^{er} siècle av. J.-C., les émissions avec représentations mythologiques ont eu cours pendant toute la période, tandis que les autres émissions, représentant des personnages historiques (Octave, Livie, Agrippa), semblent n'avoir constitué qu'un monnayage honorifique, à durée limitée.

On ne s'étonnera pas non plus de la primauté accordée à certaines figures mythiques dans la réorganisation des espaces civiques, notamment à Argos où l'archéologie témoigne d'une restructuration de l'espace de l'agora dans le courant des I^{er} et II^e siècles⁴¹ et fait apparaître, au centre de l'agora, l'importance d'une fontaine monumentale (nymphée), offerte sans doute par la famille des Tib. Iulii, et qui vint modifier l'espace public en affectant la forme ancienne de la piste de course.

De telles transformations n'ont pas manqué d'être mises en rapport avec la figure de Danaos, qui avait son tombeau au centre de l'agora⁴², un espace où s'exprime en général de façon privilégiée le lien de la cité avec ses héros fondateurs et dont la légende occupe une place prépondérante dans la description de Pausanias. Plusieurs pratiques évoquées par le Périégète⁴³, notamment, sont à mettre en rapport avec le héros argien, comme l'entretien du « feu de Phoroneus » sur l'agora ou les sacrifices héroïques en liaison avec la tombe du héros. Une dédicace honorifique fragmentaire d'Argos où il est question de travaux d'embellissement de l'agora entrepris par le dédicataire (dont le nom est perdu) avec ses fils (des Tiberii Claudii), mentionne des [effigies] d'empereurs et de héros, ainsi que les trois gymnases (βαλανεία) de la ville et l'on sait⁴⁴ que le second fils avait élevé sur l'agora un de ces monu-

³⁹ Cf. la mention, sur certaines des monnaies de la période 48-31, du *patronomos* éponyme, auquel s'ajoutent parfois les noms des principaux magistrats de Sparte (éphores, gérontes, nomophylaxes) dont S. GRUNAUER (*o.c.*, p. 54-55) suppose qu'ils ont financé ces émissions à titre de liturgies.

⁴⁰ Dans le contexte d'une politique philhellénique : les représentations des Dioscures et d'Héraclès qui figurent sur le monnayage d'époque impériale sont attestées en plus grand nombre à l'époque des Antonins et notamment sous le règne d'Antonin le Pieux.

⁴¹ Voir P. MARCHETTI, K. KOLOKOTSAS, *Le nymphée de l'agora d'Argos. Fouille, étude architecturale et historique* (Études péloponnésiennes, 11), Paris, 1995; M. PIÉRART, « Les puits de Danaos et les fontaines d'Hadrien », in J. RENARD (éd.), *Le Péloponnèse. Archéologie et histoire*, Presses Universitaires de Rennes, 1999, p. 243-268; P. AUPERT, « Architecture et urbanisme à Argos au I^{er} siècle ap. J.-C. », in J.-Y. MARC, J.-C. MORETTI (éds), *Constructions publiques et programmes édilitaires en Grèce entre le II^e siècle av. J.-C. et le I^{er} siècle ap. J.-C.* (Actes du Colloque organisé par l'École française d'Athènes et le CNRS, Athènes 14-17 mai 1995), Paris, 2001 (*BCH*, Suppl. 39), p. 442.

⁴² Cf. Strabon, VIII, 6, 9 = C371.

⁴³ Cf. II, 19, 5 et 20, 3.

⁴⁴ Cf. *Bull. épigr.* (1979), 191.

ments pour le héros Danaos, offrant donc un nouveau témoignage de la place déterminante occupée par cette figure héroïque dans le paysage et la mémoire civiques.

Comment interpréter la réorganisation des paysages monumentaux que révèle l'archéologie dans les cités ? Si elle confirme certes que l'époque flavienne peut être considérée comme un tournant, elle atteste surtout le lien qu'il faut apparemment établir entre la réalisation de ces programmes et le souci de promouvoir des figures héroïques dont le statut ne laisse pas d'être ambigu, puisqu'elles peuvent incarner une identité civique locale mais correspondre aussi à un idéal moral que les élites sociales, sous l'influence du pouvoir romain, peuvent vouloir légitimer.

Parlera-t-on de « restauration impériale » autour de Danaos ? On est tenté de souligner, en suivant l'analyse de Marchetti, la façon dont cette rénovation de tout un espace de la cité correspondrait à une « relance des institutions liées à l'éducation de la jeunesse ». C'est la renaissance des institutions éphébiques qui expliquerait la remise en activité des gymnases, et l'on peut penser que c'est dans le cadre des tribus que s'inscrit le renouveau de l'éphébie, à Argos comme à Sparte et Messène. La documentation épigraphique fait en tout cas clairement apparaître la permanence, dans ces trois cités, de l'organisation en tribus⁴⁵, perpétuant de ce fait dans la mémoire civique, du moins à Argos et Messène⁴⁶, les noms de héros éponymes rattachés en majorité aux Héraclides.

Le souci d'entretenir, voire de reconstruire une mémoire culturelle en liaison avec un idéal de comportement civique explique donc la place privilégiée que tiennent dans la mémoire des cités péloponnésiennes certaines figures mythiques. Il s'agit de voir à présent dans quelle mesure ces mêmes figures sont concernées par des pratiques religieuses, elles-mêmes liées aux conduites évergétiques des élites locales.

3. Les cultes et l'identité civique

La lecture de Pausanias, comme j'ai eu l'occasion de le montrer avec l'exemple de Patras⁴⁷, fait apparaître, dans le domaine religieux, l'importance que les cités continuent d'accorder à des rituels qui leur permettent d'affirmer leur appartenance à l'ordre de la cité et d'établir des liens avec leurs origines, de célébrer finalement des valeurs qui contribuent à définir une identité fondée sur une mémoire partagée. C'est cette importance des pratiques religieu-

⁴⁵ Cf. *IG* IV, 596-602; V, 1, 480; *SEG* 35, 270-271; *PAE* 153 (1998), p. 94.

⁴⁶ Les subdivisions à Sparte à l'époque impériale correspondaient à une organisation territoriale fondée sur l'ancien système des ὀβαί. Cf. N.M. KENNELL, *The Gymnasium of Virtue: Education and Culture in Ancient Sparta*, Chapel Hill / Londres, 1995, p. 165; P. CARTLEDGE, A.J.S. SPAWFORTH, *Hellenistic and Roman Sparta. A Tale of two Cities*, Londres / New York, 2002, p. 203-206.

⁴⁷ Voir mon article « Le panthéon de Patras et le témoignage de Pausanias : l'identité religieuse d'une cité grecque devenue colonie romaine », *Kernos*, Suppl. 8 (1998), p. 195-208.

ses comme facteur d'identité que je voudrais mettre maintenant à l'épreuve des discours officiels des cités péloponnésiennes, en y scrutant la place qu'y occupent les figures mythiques.

Un examen d'ensemble des prêtrises et des fonctions civiques mises en rapport, dans les discours des cités, avec les cultes organisés autour de figures mythiques suscite d'emblée deux constatations : d'une part, le nombre restreint des occurrences (outre les Dioscures et Héraclès⁴⁸, on ne trouve évoqués que les Leucippides et les Tyndarides⁴⁹, ainsi qu'un héros énigmatique, Téménios⁵⁰) et, d'autre part, la prééminence absolue de Sparte, seule cité à faire valoir le souvenir de cultes héroïques, dans des textes allant de la basse époque hellénistique au règne des Sévères – forme d'accaparement qui peut être vu comme l'expression d'une volonté de récupérer des fonctions sacerdotales ancestrales autrefois réservées à l'aristocratie locale.

Ces textes permettent-ils de dégager des spécificités laconiennes ?

Le souci des élites locales de prendre en charge, dans la cité de Sparte, les cultes qui constituent des composantes essentielles de l'identité civique est illustré, dans les premières décennies du I^{er} siècle, par une série d'inscriptions⁵¹ dont le texte est surmonté de représentations des Dioscures accompagnés d'une figure féminine, debout sur une petite base et portant un *polos* : il est tentant de supposer qu'il s'agit d'Hélène⁵² et de souligner la spécificité locale de ce culte des Dioscures, mais il faut aussi rappeler que de telles représentations correspondent à un schéma iconographique déjà attesté à Sparte au I^{er} siècle av. J.-C.⁵³, de même qu'en Asie mineure méridionale, sur de nombreux reliefs allant de l'époque hellénistique au III^e siècle ap. J.-C.⁵⁴, des cavaliers appelés Dioscures sont représentés comme dieux astraux encadrant la déesse lunaire.

Les textes fournissent des listes de convives ayant participé à des repas publics (Σιτηθήντες), dont la fonction était peut-être liée à un culte civique des Dioscures⁵⁵. L'une des inscriptions révèle que la prêtresse, Eurybanassa, le

⁴⁸ IG V, 1, 209; 497; 559; 589; 602; SEG 11, 679.

⁴⁹ *Ibid.*, 305.

⁵⁰ *Ibid.*, 497 et 589.

⁵¹ IG V, 1, 206; 207; 209. Voir J.M. SANDERS, « The Dioscuri in Post-Classical Sparta », in O. PALAGIA, W. COULSON (éds), *Sculpture from Arcadia and Laconia*, Oxford, 1993, p. 217-224.

⁵² SPAWFORTH (*Hellenistic and Roman Sparta*, p. 195) ne remet pas cette identification en doute (*cf.*, en dernier lieu, « Spartan Cults under the Roman Empire », *l.c.* [n. 33], p. 233, n. 42) et en déduit qu'à l'époque augustéenne le culte s'était élargi pour inclure aussi Hélène, peut-être par suite d'une désaffectation du culte d'Hélène et de Ménélas, tel qu'il est connu par un sanctuaire daté de la basse époque hellénistique.

⁵³ Voir *LMC* III (1986), s.v. « Dioskouroi », n^{os} 134 et 145 (A. HERMARY) : les Dioscures, avec ou sans leurs chevaux, encadrent un *xoanon* féminin coiffé d'un *calathos* et tenant des bandelettes.

⁵⁴ L. ROBERT, « Documents d'Asie mineure », *BCH* 107 (1983), p. 553-579, traite de ces fausses parentés lacédémoniennes en Pisidie.

⁵⁵ Voir les termes du problème posés par SPAWFORTH, « Spartan Cults under the Roman Empire », *l.c.* (n. 33), p. 233, n. 42. *Cf.* SANDERS, *l.c.* (n. 51), p. 218.

prêtre – au nom significatif de Tyndarès⁵⁶ – ainsi que trois des Σιτηθέντες appartenait à la famille des Memmii, dont d'autres membres sont connus pour avoir eu la charge de cette prêtrise héréditaire. Parmi les Σιτηθέντες, après la mention de la sœur et du frère qui partageaient la prêtrise de ce culte, on trouve des représentants des principaux collèges de magistrats de la Sparte romaine (un βίδυος – cité en premier compte tenu très vraisemblablement de l'importance de cette fonction dans la vie civique, dans le domaine de l'entraînement éphébique –, un membre de la *gérousia*, un éphore, un *nomophylax* et un gynéconome⁵⁷), ce qui a pu conduire à suggérer que ces stèles témoignent de l'intégration du culte dans la vie civique et illustrent l'intrication des composantes mythiques, politiques et sociales dans la définition de l'identité civique.

Un autre groupe de textes semble témoigner, particulièrement à la fin de l'époque antonine et sous le règne des Sévères (hasard des trouvailles archéologiques ?), d'une volonté de perpétuer le souvenir de cultes pris en charge certes par des membres des élites locales⁵⁸, mais que l'on peut définir, eu égard à leurs connotations et à leur ancrage explicite dans l'espace de la cité, comme des composantes d'une identité spécifiquement spartiate.

Dans trois des documents, datés du II^e et du début du III^e siècle⁵⁹, il est fait mention de la prêtrise héréditaire de Carnéios *Boiketias*, Carnéios *Dromaios*, Poséidon *Dômatitès* (dont le sanctuaire est situé par Pausanias près de l'*hērōon* d'un des fils d'Hippocoön), Héraclès *Génarchas*, Coré et Téménios – ce dernier ayant peut-être un rapport avec le héros anonyme auquel, d'après Pausanias, un *téménos* était réservé près du temple de Dionysos *Colonatas* : cette prêtrise commune⁶⁰, exercée par des représentants d'une des familles de l'oligarchie lacédémonienne, dont deux femmes, regroupe les services religieux de divinités et de héros tous situés « dans l'Hélos », sur une partie de l'agora proche du théâtre, dans un secteur qui constituait l'une des composantes essentielles de l'espace public spartiate.

⁵⁶ C'était un ami de Plutarque, comme d'autres membres de l'aristocratie sacerdotale de Sparte, tel Zeuxippos, dont une inscription du début du III^e siècle (*IG V, 1, 305*) révèle qu'il était prêtre des Leucippides et des Tyndarides. Les liens avec les Tyndarides et Ménélas, le roi homérique de Sparte, – dont le culte, associé à celui d'Hélène, était devenu, selon l'expression de Malkin (*La Méditerranée spartiate. Mythe et territoire*, Paris, Les Belles Lettres, 1999, p. 42), un « point d'ancrage de l'identité nationale » – sont une manière pour la Sparte dorienne de réaffirmer son passé pré-dorien et « lacédémonien ».

⁵⁷ Dans le texte *IG V, 1, 209* sont énumérés toutes sortes de statuts sociaux.

⁵⁸ Ces prêtrises sont rattachées à certaines branches des grandes familles qui dominent la société provinciale : les Tiberii Claudii, les Memmii, les Pomponii et les Sex. Pompeii. SPAWFORTH (*Hellenistic and Roman Sparta, o.c.* [n. 46], p. 164) note que pour 34 prêtrises civiques attestées à Sparte à l'époque romaine, toutes, sauf cinq, se révèlent tenues de façon héréditaire par seulement sept lignages différents.

⁵⁹ *IG V, 1, 497; 589; 608.*

⁶⁰ Qui s'exerce aussi sur les dieux « dont on a en même temps établi le culte dans les sanctuaires susdits » : καὶ τῶν συνασθειδρομένων θεῶν ἐν τοῖς προγεγραμμένοις ἱεροῖς.

L'évocation de Carnéios, combinée avec le témoignage de Pausanias, selon lequel Carnéios *Oikétas* (« le familier de la maison ») était vénéré dans la maison d'un devin nommé Crios, introduit un lien avec Apollon *Carnéios*, dieu de l'implantation et de la fondation, et la fête des *Carnéia*, donc avec le monde dorien et le mythe du retour des Héraclides.

On soulignera à ce sujet la permanence à l'époque impériale des trois fêtes principales d'Apollon : les *Carnéia*, les Gymnopédies et les *Hyakinthia*, cette dernière étant attestée dans deux inscriptions honorifiques du II^e siècle⁶¹, dont les dédicataires, deux personnages féminins de l'aristocratie locale spartiate, ont la responsabilité à vie du concours (*ἀρχήϊδα καὶ θεωρὸν διὰ βίου τοῦ ἀγῶνος*). À vrai dire, il apparaît que ces trois fêtes majeures de l'Apollon spartiate n'occupent pas une place déterminante dans la mémoire civique qui garde cependant l'image d'un dieu associé au retour des Héraclides et impliqué de façon privilégiée dans le domaine de l'éducation laconienne.

Dans le mythe fondateur héraclide/dorien, c'est Héraclès lui-même qui a acquis Lacédémone et l'a remise entre les mains de Tyndare pour ses descendants. Or, une dédicace des membres d'une phratrie d'Argos à Héraclès *Pankames*, datée du I^{er} siècle⁶², semble bien confirmer l'intérêt renouvelé qui est porté au héros à l'époque impériale⁶³, et la découverte d'un sanctuaire dans la zone du théâtre, à un endroit consacré aux Dioscures, est venue confirmer qu'Héraclès était bien vénéré à Argos.

À Sparte, ce sont les *sphaireis*⁶⁴ qui offrent des sacrifices à Héraclès – peut-être, en fait, l'Héraclès *Génarchas* attesté par la documentation épigraphique⁶⁵ – dans un secteur situé entre les tombeaux des Agiades et le *Dromos*⁶⁶ : le héros, dans les pratiques de la cité lacédémonienne, est clairement mis en rapport avec la sphère éducative et athlétique, un domaine auquel se rattachent aussi les Dioscures – il y avait un temple des Dioscures non loin de Thérapné, à un emplacement (le *Phoibaion*) où les éphèbes sacrifiaient à Ényalios, avant d'accomplir le rituel du Platanistas.

Un catalogue agonistique spartiate du I^{er} siècle⁶⁷ est en effet aussi dédié « aux Dioscures Sauveurs », qui apparaissent ici comme les patrons des activités athlétiques, un domaine auquel il faut rattacher particulièrement une série d'inscriptions (allant de la fin du I^{er} siècle av. J.-C. au début du III^e siècle⁶⁸) où se trouvent mentionnés les *sphaireis* de différentes tribus de

⁶¹ *IG* V, 1, 586-587.

⁶² *SEG* 26, 429.

⁶³ N'est-il pas significatif que dans la *Bibliothèque* d'Apollodore, le héros occupe l'essentiel du livre II ?

⁶⁴ Définis par Pausanias (III, 14, 6) comme ceux qui passent de la jeunesse à l'âge adulte.

⁶⁵ Cf. *IG* V, 1, 497; 589 et 608.

⁶⁶ On rappellera par ailleurs la présence d'une statue d'Héraclès sur l'un des deux ponts donnant accès au Platanistas.

⁶⁷ *IG* V, 1, 658.

⁶⁸ *Ibid.*, 674-688. Cf. *SEG* 11, 842-845 (+ *addenda*); 42, 318. Voir A.M. WOODWARD, « Some Notes on the Spartan Σφαυρεῖς », *ABSA* 46 (1951), p. 191-199 et *Bull. épigr.* 1952, 60.

Sparte vainqueurs au concours des *ôbai* – anciennes subdivisions du corps civique à Sparte, qui étaient assimilées à l'époque impériale aux « tribus » du type civique grec habituel⁶⁹.

L'une de ces inscriptions⁷⁰, surmontée d'une représentation sculptée des Dioscures et datée du début du III^e siècle, concerne les *sphaireis* de Pitane – là où était situé le sanctuaire de Castor et Pollux à Sparte : les Dioscures, bien qu'ils soient, aux yeux des autres Grecs en général, associés à Sparte, sont ici les patrons des habitants de Pitane en particulier. Et il semble qu'on puisse voir là le signe d'une volonté peut-être plus marquée à l'époque des Sévères d'affirmer une identité locale.

De fait, c'est à ce cadre chronologique qu'appartiennent deux inscriptions⁷¹ attestant l'existence de *Dioscoureia*, un concours qui semble avoir eu un rayonnement strictement local, à en juger du moins par l'absence de participants étrangers connus⁷², et qu'il faut peut-être mettre en rapport avec le culte des Dioscures desservi par certains membres de la famille des Memmii. Une dédicace honorifique de la même époque⁷³ concerne une prêtresse à vie et héréditaire des Dioscures, responsable du concours des *Dioscouréia*. Peut-être s'agit-il d'une fête instaurée tardivement, postérieure en tout cas à l'époque de Pausanias qui n'y fait pas allusion⁷⁴.

Les Leucippides ont quant à elles un culte à Sparte en tant qu'épouses des Dioscures, comme l'attestent non seulement le témoignage de Pausanias, qui cite leurs sanctuaires, mais aussi une dédicace à Artémis *Orthia* de la fin du II^e ou du début du III^e siècle qui fait connaître un « prêtre des Leucippides et des Tyndarides⁷⁵ ».

La permanence à Sparte d'une représentation des Dioscures comme figures héroïques paraît originale, dans la mesure où l'on sait que l'iconographie héroïque des Dioscures a quasiment disparu dans le monde grec à l'époque hellénistique, selon une évolution qui serait liée à une diffusion massive, dès l'époque classique, du culte divin des Dioscures, qui impose une nouvelle iconographie, avec *pilos* et étoile⁷⁶.

On voit en tout cas que la fin du règne des Antonins et l'époque des Sévères constituent un cadre à l'intérieur duquel les communautés civiques péloponnésiennes et particulièrement la cité de Sparte témoignent d'un

⁶⁹ Cf. *supra*, n. 46.

⁷⁰ IG V, 1, 675.

⁷¹ *Ibid.* 559 et 602.

⁷² À moins qu'il apparaisse possible, à la suite de J. KEIL et A. VON PREMERSTEIN (*Bericht über eine Reise*, Denkschr. Akademie Wien, 53, 1910), de restituer le nom de ce concours dans l'énumération des victoires remportées par l'athlète M. Aurelius Demonstratos Damas, originaire de Sardes, à des concours thématiques, dans une inscription datée de 212-217 ap. J.-C. (= MORETTI, *LAG*, 84, l. 19).

⁷³ IG V, 1, 601.

⁷⁴ Peut-être faut-il relier à cela l'attention que semble avoir porté le Périégète aux traditions qui rattachent les Dioscures plus spécifiquement aux Messéniens : cf. III, 26, 3; IV, 31, 9.

⁷⁵ Cf. *supra*, n. 49.

⁷⁶ Voir *LIMC*, s.v. « Dioskouroi » *l.c.* (n. 53), p. 590.

attachement marqué à un passé mythique qui pouvait servir à structurer, autour de figures héroïques et divines spécifiques, leur mémoire culturelle.

Cette insistance sur des figures qui apparaissent comme des composantes de l'identité locale des cités s'inscrit d'ailleurs dans un contexte qui lui donne une résonance particulière, puisque les guerres danubiennes et parthiques menées sous Marc Aurèle ont favorisé l'identification des élites à la cause romaine et l'affirmation d'une identité romaine impériale (au sens surtout géopolitique, contre des barbares définis désormais comme « extérieurs ») dans un climat qui, même si l'identité culturelle grecque n'était guère menacée, pouvait susciter une affirmation plus marquée de certains particularismes civiques.

Conclusion

« Une fois maîtres du Péloponnèse, [les fils d'Aristomachos] élevèrent trois autels de Zeus Paternel (*Patrôos*), sur lesquels ils sacrifièrent, puis ils tirèrent entre eux les cités. Le premier tirage donnerait Argos, le second Lacédémone, le troisième Messène. » À lire cette version que donne le Pseudo-Apollodore⁷⁷ du partage tripartite de la presqu'île de Pélops à l'époque du « retour des Héraclides », on ne peut manquer d'être frappé par l'adéquation entre une telle répartition – fondatrice d'un nouvel ordre entre Argos, Lacédémone et Messène – et l'image du Péloponnèse que permet de reconstituer la documentation littéraire et épigraphique d'époque romaine.

Tout se passe en effet comme si l'effort de mémoire caractéristique de la vie civique de cette époque tendait à donner de la presqu'île une vision fondée sur le mythe du partage du Péloponnèse en trois royaumes, au détriment des régions septentrionale et occidentale, celles-là même, paradoxalement, qui apparaissent ouvertes directement sur le monde romain et où se sont formées les colonies romaines de Patras et de Corinthe, cette dernière devenue elle-même capitale de la province d'Achaïe.

Il y a là en tout cas semble-t-il un décalage entre une réalité géopolitique et la représentation qui en est donnée dans la documentation issue des cités grecques elles-mêmes, une distorsion révélatrice d'un écart entre des frontières « politiques » et des frontières « culturelles », entre ce que serait une géographie du Péloponnèse selon les intérêts du pouvoir romain et la géographie qui se constitue au fil des constructions de la mémoire civique.

La prédominance qu'exercent dans la documentation les villes d'Argos, Sparte et Messène incite à parler d'« abus de mémoire », et à mettre cet oubli d'une partie du Péloponnèse sur le compte de quelque stratégie cherchant à défendre et préserver l'idée d'une identité dorienne, bien en accord avec l'idéal aristocratique romain, et correspondant au fonctionnement oligarchique qui semble caractériser la vie politique des cités à l'époque impériale – à moins aussi que l'importance des références aux traditions doriennes à

⁷⁷ *Bibliothèque*, II, 8, 4 (traduction J.-C. CARRIÈRE et B. MASSONIE).

l'époque impériale ne trouve finalement une meilleure justification si on l'interprète comme moyen pour les cités péloponnésiennes d'affirmer leur identité face à une surévaluation d'Athènes et d'exprimer une réaction à l'encontre de la primauté accordée à Athènes dans la politique romaine.

Comme on l'a vu, en tout cas, les figures héroïques doriennes occupent une place déterminante comme références civiques dans la conscience que ces cités ont d'elles-mêmes : le personnage de Danaos à Argos est au centre d'un réaménagement de l'espace civique; les membres de l'*oupsésia* de Messène, dont le rôle est important dans le fonctionnement des institutions civiques de l'époque, se disent descendants du héros Cresphontès; les grandes familles de l'aristocratie locale, à Argos comme à Sparte, entretiennent le souvenir de liens qui les rattachent aux Dioscures, à Lycurgue ou à Héraclès. Le recours aux généalogies mythiques donne à la mémoire mythique argienne, laconienne et messénienne une coloration particulière. Le rattachement à Héraclès et aux Dioscures – comme héros, alors qu'ils se sont imposés comme dieux dans l'iconographie contemporaine – permet en particulier de prendre comme références des personnages héroïques qui ont un lien avec les antiques familles royales de Sparte et avec d'autres familles de l'aristocratie dorienne d'époque classique, autant de signes révélateurs de stratégies familiales destinées à mettre en valeur l'existence d'un tissu culturel commun.

Si l'on cherche à prendre en compte d'éventuelles spécificités chronologiques, il semble qu'à partir du II^e siècle, ce soit la prédominance spartiate qui s'affirme le plus, au côté d'Argos – cette dernière bénéficiant, à l'époque antonine, d'un prestige accru par les largesses d'Hadrien et l'appartenance de la cité au *Panbellénion*. L'existence, au moins depuis la première moitié du II^e siècle, d'une classe sénatoriale spartiate, composée des membres des familles qui fournissaient à la cité les éphores, nomophylaxes et gérontes, en même temps que les principaux bienfaiteurs, entraînait la cité à défendre une idéologie aristocratique. On a l'impression qu'au fil du temps, et par-delà les paliers que constituent les règnes d'Auguste et d'Hadrien, le poids de la mémoire et des traditions lacédémoniennes s'accroît, jusqu'à donner à l'époque des Sévères une place centrale à la cité de Sparte, représentée par ses notables.

Dans les discours officiels marqués par l'idéologie dominante, les références mythiques péloponnésiennes permettent donc à quelques cités et, à l'intérieur de celles-ci, aux groupes issus de lignages locaux des grandes familles de notables, non seulement de tirer des bénéfices symboliques pour l'élaboration d'une mémoire à connotation aristocratique, mais aussi de combiner un point de vue spécifiquement local et une vision régionale, voire panhellénique, de leur identité.

Yves LAFOND